

## MÉMOIRE DE LA BATAILLE DE SEDAN PAR LE CURÉ DE LA VILLE (1871-1883)

© Jean-François Lecaillon – juillet 2020

Le 1<sup>er</sup> septembre 1870, le désastre s'abat sur Sedan. Sous le commandement du maréchal de Mac-Mahon, l'armée de Chalons se fait enfermer par sa rivale allemande entre la Meuse et la frontière belge. Le bilan est dramatique : 3 200 soldats français tués, 14 000 blessés, 75 000 prisonniers. Napoléon III rend son épée, le régime impérial s'effondre. La France ne se relèvera pas de cet échec. De « promenade militaire » qu'elle devait être, la guerre franco-prussienne se termine six mois plus tard par une défaite totale. En 1871, au triste jour anniversaire de la bataille, la ville rend hommage aux victimes. Sous les voûtes de l'église Saint-Charles dont il est le curé, l'abbé Dunaime fait oraison. C'est la première d'une longue série d'hommages énoncés entre 1871 et 1883. Six d'entre eux<sup>1</sup> ont fait l'objet de publications. Qu'en ressort-il ? Comment l'orateur fait-il mémoire des victimes au fil des années ? Après le recueillement lié au deuil (1871), les discours s'organisent par périodes dont les frontières sont difficiles à établir. Les couples 1872-1873 et 1874-1875 arrêtés ci-dessous le sont sur la base des vœux exprimés par l'orateur plutôt que certains aspects formels qui justifieraient d'autres découpages. Assumons le choix adopté dans la mesure où les différences qui émaneraient d'une autre périodisation pèseront peu sur les résultats d'un travail visant à illustrer le processus d'utilisation des souvenirs et de l'histoire à des fins de mémoire<sup>2</sup>.



Les cérémonies au cours desquelles l'abbé Dunaime prononce ses oraisons se tiennent chaque année en l'église Saint-Charles Borromée de Sedan. À chacun des anniversaires, la même atmosphère de recueillement s'observe : dans la ville « silencieuse », parée de drapeaux en berne ou voilés de « crêpes funèbres », une même « foule compacte » se presse vers l'église où de « vastes tentures » interceptent la lumière et où se dresse un « catafalque ».

Pour le premier anniversaire de la bataille, Dunaime commence son oraison en évoquant le roi David, vainqueur de Saül. La référence peut surprendre, David étant dans une position inverse de celle de la France vaincue huit mois auparavant. Mais l'orateur la justifie en faisant valoir l'exemple du roi-combattant qui prend le temps de se tourner vers son

<sup>1</sup> DUNAIME (abbé), *Premier anniversaire de la bataille de Sedan : discours prononcé, le 1er septembre 1871, dans l'église Saint-Charles de Sedan*. Impr. de Laroche (Sedan), 1871. Disponible sur Gallica. Même référence et disponibilité pour les discours des années 1872 à 1875 et 1883.

<sup>2</sup> Définitions des mots tels qu'ils seront utilisés dans l'article : le souvenir est le savoir personnel d'un témoin obtenu par le biais de ses sens, une source de première main mais fragile et volatile ; l'histoire est un récit de reconstitution établi à partir de traces dont l'authenticité est vérifiée et vérifiable, une source de seconde main toujours révisable sur la foi de nouvelles données ; la mémoire est un savoir construit sur la base d'informations sélectionnées, une source tournée vers le passé en vue de rendre hommage à des personnalités, ou vers le futur à fin de faciliter la réalisation d'un projet.

Seigneur avant d'aller assumer les charges que lui confère sa victoire. Ce rappel des devoirs spirituels du prince avant sa prise de fonction n'est pas surprenant de la part d'un ecclésiastique de 1871. Il est une manière de lier pouvoir spirituel et pouvoir temporel, lien qui permet de présumer des convictions politiques du prélat. Ce dernier, toutefois, n'insiste pas. La suite de son discours s'emploie à évoquer la journée du 1<sup>er</sup> septembre 1870 telle qu'il peut l'avoir vécue. Il utilise sans doute ses souvenirs. Pour le reste, il rend hommage aux soldats qui sont tombés « pour nous », parce qu'ils « défendaient l'indépendance de la Patrie, l'inviolabilité du sol national, l'honneur du drapeau, la sécurité de nos villes, la sûreté de nos campagnes, la sérénité de nos foyers ».

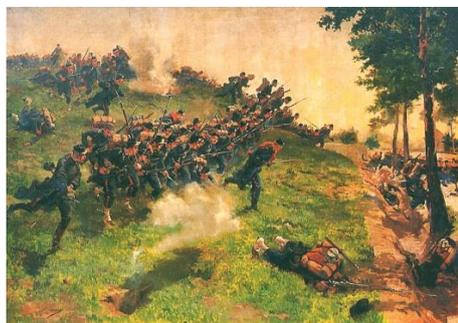
En marge de ce résumé, l'abbé suggère une explication du drame : la « préparation hâtive et incomplète » de soldats « mal disciplinés ». Ce court passage est un reproche à peine voilé à l'Empire déchu. Le risque de scandaliser est toutefois minime. Quant au vœu qu'il n'y ait plus de guerre entre Français et Allemands, que les Sedanais renouent avec les enseignements de Dieu, il est celui que l'assistance est en droit d'attendre d'un prêtre attaché à sécher les larmes de ses paroissiens. Ce discours assez convenu pour l'essentiel se retrouve-t-il les deux années suivantes ?

### **1872-73, la Restauration en jeu**

Pour les deuxième et troisième anniversaires, la cérémonie est à l'identique de ce qu'elle fut en 1871, à un détail près : la présence en 1872 des Prussiens disparaît en 1873, le règlement du conflit se traduisant alors par la fin de l'occupation allemande. Cette différence se traduit sur un plan factuel : en 1872, une inscription faisant référence à la « revanche » a créé un risque d'incident diplomatique vite écarté par les autorités de la ville grâce à la prise de mesures appropriées ; le problème ne se pose plus l'année suivante, ce dont se félicite ouvertement l'abbé Dunaimé.

Les deux oraisons présentent une autre différence, plus anecdotique : reprise en 1872, la référence au roi David disparaît du discours de 1873. Elle est seulement rappelée par le rédacteur du *Bulletin du diocèse de Reims* qui présente la publication : « comme l'année précédente », écrit-il, « il [Dunaimé] emprunta les accents exprimés par le roi David lorsqu'il pleurait Saül ». Si le curé de Sedan emprunte les accents en question, il ne cite pas le nom de David. Le commentateur diocésain a toutefois raison : l'idée clé du discours ne change pas, le sacrifice militaire sous le regard de Dieu reste un devoir.

Ces variations observées, les deux discours présentent des caractères communs qui justifient leur association dans une même période. En premier lieu, l'effacement des souvenirs de l'orateur. Son témoignage s'estompe en 1872 pour céder la place en 1873 à des évocations générales, manifestement puisées dans les récits historiographiques<sup>3</sup> : les références à la marche « sur Metz », aux « surprises à Beaumont » (p. 7) ou à « l'Infanterie de marine » à Bazailles (p. 10) sont autant de détails dont l'abbé n'a pas été le témoin. Si l'hommage aux Sedanais et à leur « dévouement » auprès des blessés dans l'église Saint-Charles peut s'appuyer sur son expérience personnelle, leur « inépuisable charité » (p.6) dépensée dans la centaine d'ambulances improvisées dans la ville relève, là encore, d'une connaissance indirecte. L'histoire certifiée par des sources supplante ainsi les souvenirs personnels de l'orateur, ce qui n'est pas une démarche critiquable en soi. Elle devient plus discutable, en revanche, quand Dunaimé se risque à expliquer la défaite. Dans la version de 1873, tout particulièrement, il rend hommage à celui dont « les lauriers de Magenta<sup>4</sup> » ne sont « pas flétris » (p. 8). Très explicite pour un Français de 1873, cette allusion à Mac-Mahon interpelle. Elle est surtout à l'opposé de ce que laissait entendre l'abbé dans son discours de 1871. À cette marque d'indulgence très ciblée,



Sergent, *L'infanterie de marine à Bazailles*

<sup>3</sup> La première histoire de la guerre, du général Ambert, est publiée en 1873.

<sup>4</sup> Référence à la bataille qui valut à Mac-Mahon le titre de duc de Magenta.

Dunaime ajoute une autre explication, plus importante à ses yeux et plus conforme à son statut de prêtre : le fait que la Nation ait « bravé le Ciel » (p. 9). Sur le plan factuel, l'abbé recourt à l'histoire ; sur l'interprétation de celle-ci, il se montre plus libre.

Les raisons de cette lecture orientée du passé apparaissent dans les vœux que Dunaime formule aux termes de ses deux oraisons : « que la Nation en masse [...] revienne de plus en plus à Dieu » (p. 9, 1872). « C'est dans l'expiation et les larmes que notre pays peut poursuivre l'œuvre de sa régénération future », traduit le présentateur du diocèse de Reims en 1873 (p. 3). Ce qui transparaît derrière cette prise de position s'explique par le contexte politique du pays. La France balance alors entre Restauration et République. La majorité issue des urnes de 1871 (396 sièges sur 638, 62 %) présume en faveur de la première solution. Le 24 mai 1873, quatre mois auparavant, le très légitimiste Mac-Mahon a d'ailleurs été élu président d'un régime qui n'est pas encore la République ; depuis, le duc de Broglie dirige un gouvernement d'Ordre moral. Le 5 août



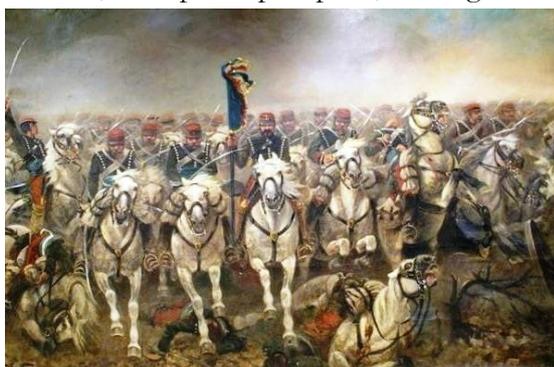
1873, le comte de Paris a également salué son cousin Henri de Chambord comme seul héritier légitime du trône. Rien ne s'oppose donc à une Restauration des Bourbons. Dans ce contexte, s'ouvre contre le maréchal Bazaine un conseil d'enquête qui débouchera sur sa condamnation. Mac-Mahon est ainsi en passe d'être lavé de toutes fautes dans la conduite de la campagne

de 1870. Rien n'est joué pour autant, que ce soit sur le plan constitutionnel ou le judiciaire et Dunaime n'hésite pas à prendre parti. L'hommage qu'il invoque sur l'autel des morts pour la Patrie est celui d'un militant instrumentalisant la cérémonie d'anniversaire en faveur d'un projet politique clairement énoncé. Écartant ses souvenirs personnels jugés sans doute trop peu efficaces pour servir la cause qu'il défend, il choisit dans l'histoire les références qui la confortent.

### ***1874-1875, la redistribution de la gloire***

En 1874 et 1875, l'Ordre moral gouverne. Votée en juillet 1873, la construction du Sacré-Cœur de Paris, symbole de la rédemption de la France, est lancée. La première pierre en est posée le 16 juin 1875. L'abbé Dunaime peut triompher : ses vœux de 1872-1873 sont exaucés. Ses nouvelles oraisons paraissent d'ailleurs moins militantes. Dans une ambiance cérémonielle immuable, l'orateur semble plus apaisé.

Ignorée à nouveau en 1874, la référence au roi David réapparaît en 1875. Dunaime revient surtout à un exposé de la journée de Sedan plus précis, proposant des données factuelles qu'il avait délaissé en 1872-73 : « d'un côté, 90 000 Français réduits pour l'action à 60 000 peut-être, sans unité de commandement, sans cohésion, sans enthousiasme, sans canons à portée suffisante ; de l'autre, 200 000 Allemands à qui rien ne manquaient » (p. 6) ; « notre ville créait de nombreuses et vastes ambulances [...] les mains préparaient d'utiles approvisionnements [...] prodiguaient au passage de nos troupes de touchantes attentions », ajoute-t-il plus loin (p. 8), semblant, sur ce point, puiser à nouveau dans son expérience personnelle. Il cite les acteurs : les mobiles, les sapeurs-pompiers, les soignants dans les ambulances, les infirmiers qui ramassèrent



*Charge du 3ème Chasseurs d'Afrique à Floing.  
Musée de la cavalerie (Saumur).*

les morts en 1874 ; un aumônier volontaire en 1875. Il insiste aussi sur les raisons de la défaite à ses yeux : « Malgré des prodiges d'héroïsme, décimée par une artillerie supérieure et sous l'effort de masses assaillantes qui se renouvelaient sans cesse [...] Ici [*dans la cité*] la faim qui demandait à grands cris du pain dont la ville était épuisée... ». Si « la faim » est une cause discutable, la supériorité en nombre soulignée par les chiffres et la puissance de l'artillerie prussienne sont des explications couramment admises. Apparemment, Dunaime se rallie aux thèses de l'historiographie.

La seule permanence avec l'oraison de 1873 concerne Mac-Mahon, qualifié de « généralissime héroïque » dans la version de 1874. Son nom disparaît dans le texte de 1875 où l'héroïsme est plutôt associé aux « soldats » qui ont fait des « prodiges » (p. 10). Peut-être gêné par la contradiction qui conduirait à souligner l'héroïsme d'un général « blessé grièvement dès le début » de la bataille (p. 6), Dunaime recourt à un artifice rhétorique : il invoque la mémoire de Robert de La Marck, défenseur de Sedan en 1521, et lui apparente « des hommes de cœur [...] qui s'inspirent de sentiments héroïques qu'ils puisent en eux-mêmes » quels que soient « les réalités qui les entourent » (p. 12). Le désastre de 1870 est fatal mais, aux yeux de son curé, si les jours du présent « ne sont pas si différents » de ceux du passé, le commandant en chef non nommé peut être – et il l'est – salué comme l'égal de La Marck, ou de Bayard, autre figure convoquée pour la circonstance. Par cet éloge implicite, Dunaime reste dans l'état d'esprit militant qu'il avait en 1872-1873. Certes, Mac-Mahon est le président de ce qui est devenu une République en janvier 1875 (amendement Wallon). Dunaime ne peut rien contre cette dénomination, mais le nom du régime ne remet pas en cause – aux dates du 1<sup>er</sup> septembre 1874 ou 1875 – la politique menée par la majorité d'Ordre moral.

Tout va donc bien pour le curé de Sedan. Ce qui explique la tournure nouvelle prise par ses oraisons est le projet de monument aux morts lancé pour faire « mémoire de votre bravoure et de votre héroïsme » (p. 4). Ce projet s'inscrit dans un processus de résilience nationale incarné par le *Gloria Victis* d'Antonin Mercié. Conçue dès 1872, clou du Salon des Beaux-arts de 1874, cette sculpture réinterprète la défaite en termes positifs. Les Français en général, et les combattants de Sedan en particulier, ont-ils été vaincus ? Indéniablement. Mais la gloire leur revient plus qu'à leurs vainqueurs. Les deux discours de Dunaime traduisent parfaitement ce souci du moment consistant à renverser les honneurs en faveur des vaincus. L'orateur y est d'autant plus disposé

que le procédé convient à la thèse de la punition rédemptrice qu'il soutient depuis le premier anniversaire. À un détail près : alors qu'en 1871-1872 il insistait sur les fautes de la France, ses péchés, son oubli de Dieu qui lui méritait la défaite, en 1874-1875, dans la ligne du soldat de Mercié les bras étendus en croix, la punition infligée est, à l'égal de celle du Christ, posée comme injuste parce qu'elle frappe comme Lui des victimes innocentes : les patriotes qui n'ont pas démérité. Les « soldats mal disciplinés » de 1871 sont oubliés pour être transfigurés en Soldats-Agneaux de Dieu. Dunaime ne le dit pas en des termes si précis, mais il reprend l'idée, désormais bien partagée en France, que la défaite n'est pas contraire à l'honneur, celui qui efface toutes les fautes, y compris celles qu'a pu commettre « l'héroïque » commandant en chef. Cette manière de relire l'Histoire fait écho à d'autres œuvres à succès de 1873 : *Les dernières cartouches* d'Alphonse de Neuville, qui triomphe au Sa-



Monument aux morts de Sedan (1897)  
*Sans peur, il a été vaincu par le nombre*

lon des Beaux-arts, et *Les braves gens*, récit de Jules Girardin. L'une comme l'autre disent que, trompée, trahie et humiliée, la France est restée généreuse, forte et au service d'une cause si juste que sa défaite ne saurait être une tâche. Gloire aux vaincus ! Sous la plume de l'abbé Dunaime, la sublimation des vaincus se fait en deux temps dans l'oraison de 1874 : « Sedanais, rassurez-vous, votre cité ne périra pas », prévient-il d'abord (p. 10) ; « si nous avons été victorieux, l'orgueil du triomphe en aurait peut-être vicié la mémoire et il y aurait eu moins de mérite », ajoute-t-il (p. 11). En 1875, le procédé est plus net : « Qu'il est admirable, le spectacle que nous avons en ce moment sous les yeux ! [...] ce temple voilé de deuil » (p. 5). Se moque-t-il ? Dunaime rassure aussitôt son auditoire. Que les Allemands fêtent la victoire, dit-il, est normal ; que les vaincus le fassent, « c'est là, en vérité, une rare manifestation de foi et de patriotisme ». Gloire aux vaincus qui, « seul contre deux, contre trois, contre cinq » se sont battus « à découvert pendant qu'eux [les Allemands] sont retranchés » (p. 8). « Que lui importe ? » interpelle le prélat au nom des soldats morts pour la Patrie. Qu'à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ? Si les mots sont

différents, ils expriment bien la même idée : « D'un côté, les vainqueurs qui arrivaient aux accords barbares d'une musique triomphale » (p. 10), de l'autre les lauriers et les palmes de la victoire « qu'au champ d'honneur on cueille aussi bien, si ce n'est mieux<sup>5</sup>, en recevant la mort qu'en la donnant » (p. 13). Sur les murs de Sedan rejaillit une égale transcendance : « La forteresse elle-même, sublimement transformée, n'apparaît-elle pas aux sommets éternels ? » Gloria Victis !

Le besoin de résilience est désormais prioritaire. L'abbé Dunaime n'en abandonne pas pour autant la finalité spirituelle de son propos, le souci de glorifier Dieu et de ramener les Sedanais – et, au-delà, tous les Français – à leurs devoirs sacrés : « Souvenons-nous de ces nobles victimes, et en priant pour elles, prions aussi pour nous », conclut-il en 1874 ; « ne sommes-nous pas tous, en effet, des blessés de la bataille de Sedan ? [...] Daigne donc le Seigneur, en associant les morts à son bonheur du ciel, guérir les survivants et répandre sur eux [...] la rosée de ses miséricordes » (p. 13). Cette fois encore, le discours est plus explicite en 1875 : « Dieu devant qui rien ne se perd, ne laisse pas périr sans ressource et sans retour ses ouvrages [...] L'homme sait qu'il ne meurt pas tout entier, que ce qui meurt de lui ressuscitera, et que s'il a le mérite de donner sa vie pour ses



*Victi sed in gloria* (Bordeaux)  
© photo F. Lafossas

frères, sa mort, semblable à celle du Sauveur, lui assure un sort égal, la bienheureuse immortalité » (p. 13). Si Gloria Victis il y a, le Salut ne peut être obtenu sans la Foi. Gloire aux vaincus parce qu'ils sont chrétiens, baptisés, Français ! Dunaime récupère sous la bannière du Christ tous ses compatriotes. Sur ce point, il n'a d'ailleurs pas l'apanage de l'artifice. Celui-ci se retrouve sous d'autres plumes et à d'autres dates, comme un leitmotiv bien partagé : « *Inséparable de la gloire qui lui reste fidèle, elle [la cavale] emporte vers l'immortalité, à l'abri de nos trois couleurs, le soldat tombé au champ d'honneur* », s'exclame ainsi Anselme Léon, en septembre 1913, lors de l'inauguration du monument aux morts de 1870 dont se dote la ville de Bordeaux, une statue équestre nommée *Victi sed in gloria* ! N'est-ce pas formulation identique à celle choisie par l'abbé Dunaime ?

### **1883, la mémoire d'une France éternelle**

Les oraisons prononcées entre 1876 et 1882, n'ont pas donné lieu à publication. La BNF n'en garde pas trace. En 1883, en revanche, une édition est imprimée. « Pour la treizième fois », stipule l'éditeur/préfateur, le curé de Saint-Charles prend la parole. Mais en huit ans, la France a changé. Les républicains ont eu raison de l'Ordre moral (1877), le maréchal-président Mac-Mahon s'est démis de ses fonctions (1879) et Jules Ferry gouverne. Ces bouleversements politiques affectent-ils le discours de l'abbé ?

En termes d'explication de la défaite, Dunaime se montre cette fois aussi humble que prudent. L'homme qui dénonçait les mobiles « mal disciplinés » (1871), les généraux non « capables » (1872) ou qui magnifiait « l'héroïque généralissime » (1873 et 1874), n'a plus rien à dire en termes de « stratégie » ou de « politique ». Il n'a aucune « leçon à tirer » dans les domaines qui ne sont pas de son ressort (p. 5). Les antécédents autorisent à douter de l'authenticité d'une telle modestie, d'ailleurs vite démentie. L'abbé ne résiste pas longtemps à la tentation d'exprimer le vœu que les provinces perdues en 1871 soient rendues à la France. De la sorte, Dunaime se fait l'écho de la revendication d'un territoire (l'Alsace-Lorraine) telle qu'entend la porter la Ligue des Patriotes fondée un an auparavant – en mai 1882 – par Paul Déroulède, lequel est déjà le porte-parole d'un programme qu'il affichera plus nettement à partir de 1885 : non seulement la reconquête des provinces perdues, mais sortir la France, surtout, de la décadence dans laquelle elle s'est enlisée depuis trop longtemps. Un tel projet s'inscrit dans la continuité des oraisons de l'abbé Dunaime sur la juste punition imposée par Dieu à la France et sa nécessaire régénération par le retour aux valeurs du christianisme. Sur un seul point, Dunaime reste à distance du mouvement revanchiste.

<sup>5</sup> C'est moi qui souligne (NdA).

Il condamne le « fléau de la guerre » (p. 8) que l'esprit de Revanche appelle de ses vœux. La même fin ne se ferait pas par les mêmes moyens. La différence n'est pas surprenante. *A priori*, l'ecclésiastique peut difficilement rallier le camp des bellicistes sans trahir les valeurs de la communauté chrétienne.

Le discours de l'abbé Dunaime peut toutefois servir la cause des nationalistes ou rallier ceux-ci à la sienne. « En aimant la France dans l'intégrité de son territoire, nous devons l'aimer aussi et surtout dans l'intégrité de son âme », précise-t-il (p. 9). Il institue alors une équation à trois données : le patriotisme = l'amour de l'Hexagone avec l'Alsace-Lorraine = amour posé comme un devoir d'aimer l'âme chrétienne de la France, laquelle donne à tous « un même caractère, une même physionomie, un même langage, de mêmes habitudes ; qui en fait un peuple homogène et qui le distingue des autres » (p. 9). Le propos est habile. Par référence au « même langage », il réussit à faire l'impasse des « parlers » contre lesquels est mobilisée l'école de Jules Ferry (1882) et de se réclamer d'une homogénéité nationale qui reprend la pensée énoncée par Fustel de Coulange en 1870 : « *Ce qui distingue les nations, ce n'est ni la race, ni la langue. Les hommes sentent dans leur cœur qu'ils sont un même peuple lorsqu'ils ont une communauté d'idées, d'intérêts, d'affections, de souvenirs et d'espérances. Voilà ce qui fait la patrie* ». Cette vision, que Renan reprendra en 1887, semble rallier Dunaime à la République ; mais c'est mal connaître le militant légitimiste qui se réfère aussitôt « au grand philosophe savoisien » (p. 10), à savoir Joseph de Maistre, pour revendiquer l'âme originelle de la France, celle de son baptême que la République ne peut prétendre incarner. Quand Dunaime s'écrie « Vive donc la Religion, c'est-à-dire vive la France, - au fond c'est le même cri », il boucle l'équation qui l'amène à préciser sans détour que le patriotisme ne saurait être « un amour de la France mêlé d'athéisme ». Tout, ici, est dit. L'appel au « sacrifice de notre temps, de notre indépendance, de nos biens [...] de nos opinions, rangées loyalement au service de la défense de la patrie, quelles que soient les mains qui tiennent les rênes gouvernementales<sup>6</sup> » (p. 12) est une manière explicite de contourner un gouvernement réprouvé qui n'opposerait à la fille aînée de l'Église qu'un regrettable contretemps. Faute d'en pouvoir autrement, Dunaime, accepte le gouvernement républicain, mais sans rien renier de ses convictions et de ses objectifs politiques.

L'hommage rendu aux morts dans le cadre de la cérémonie confirme l'instrumentalisation en cours. Dunaime fait honneur aux soldats sacrifiés parce qu'ils ont donné leur vie pour la défense de la patrie et parce qu'ils sont des « modèles » à imiter (p. 12), modèle dont il s'empresse de définir le profil. Celui-ci ne renvoie plus aux mobiles de France, aux sapeurs-pompiers de Sedan, aux Sedanais portant secours aux blessés, aux chasseurs d'Afrique ou aux marins de Bazeilles, tous ceux qu'il a cités dans ses oraisons des années 1870 ; le modèle qu'il décrit cette fois est un combattant couché au pied de la colline de Floing, « un de nos conscrits blessé à mort occupé à murmurer un *Ave Maria*, et [qu'on] voyait étendre les bras vers un point voilé d'abord de poussière



Monge, *Le clairon de Turcos blessé*

et de fumée, mais bientôt remis en lumière : c'était l'autel champêtre de Floing, couronné de la statue de Notre-Dame des Consolations [...] c'est ainsi que doivent mourir au champ d'honneur les soldats français ». L'abbé semble évoquer ici un souvenir, peut-être personnel, qu'il n'a jamais utilisé lors des anniversaires précédents, ceux du moins dont nous avons les textes. Curieuse résurgence qui interroge sur son authenticité. D'autant plus que la scène, si elle est rapportée telle qu'elle a été vécue par un témoin forcément placé à distance et la vue longtemps masquée « de poussière et de fumée »,

n'est pas convaincante. Comment interpréter de loin le geste d'un homme en pleine bataille ? Que montre-t-il et pourquoi ? L'autel ou autre chose placé dans la même direction ? L'autel comme socle de prière ou comme objectif militaire à atteindre ? Quels mots énoncent les lèvres

<sup>6</sup> C'est moi qui souligne (NdA).

du mourant ? Des prières ou un commandement ? Des prières adressées à la Vierge-mère, vraiment, ou un appel à la mère de sang ? Le souvenir invoqué est fort douteux. Il se construit surtout comme une image au service d'un devoir de mémoire qui reconstruit souvenirs et faits d'histoire pour une fin particulière : la restauration d'une France traditionnelle et chrétienne.

En treize ans, le curé de Sedan est resté fidèle à la double mission qui était la sienne : rendre hommage aux victimes de la bataille et défendre sa vision de la France. Autant la première était consensuelle, autant la seconde renvoie à des prises de position partisans. Sur ces dernières, les discours ne révèlent rien qui ne soit déjà connu. Plus intéressant, en revanche, est l'exemple que ces textes donnent de l'aptitude d'un orateur à adapter son récit mémoriel aux contextes dans lesquels ils s'énoncent. Ils montrent comment peuvent être instrumentalisés les émotions (les souvenirs) et les faits (les traces authentifiées de l'histoire) pour, sélection faite parmi les uns et les autres, militer en agitant l'étendard d'une mémoire partisane. Le cas particulier ne doit pas masquer le fait que le procédé serait similaire s'il était question de défendre une autre cause. Sur ce plan, la mémoire se décline toujours au pluriel.